

On crâno petit tailleu : (suite)

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 1

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189625>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une singularité qu'on remarque assez souvent chez les joueurs de cartes, c'est qu'ils ne possèdent tout leur art, toutes les finesses du jeu, qu'autant qu'ils ont, autour d'eux, une galerie... d'admirateurs. Galerie généralement muette, il est vrai, mais dont les hochements de tête ou les signes approbateurs aiguillonnent, échauffent, animent les acteurs, affinent leur entendement, cinglent leur mémoire et donnent à leur esprit cette intuition, cette seconde vue dont les effets sont souvent étonnants.

Certaine table ronde du café du Grand-Pont, à Lausanne, est quelquefois inabordable. Les satellites y sont ordinairement en nombre double des étoiles, et bien que les étoiles soient de première grandeur, il est difficile de suivre avec fruit les orbes capricieuses qu'elles décrivent.

L'autre jour nous nous trouvions, pour prendre notre café, à un mètre cinquante de la fameuse table. On y jouait le piquet voleur. Trois athlètes s'y mesuraient, et ce combat épique était suivi par une dizaine de spectateurs.

De l'endroit où nous étions, nous ne pouvions pas suivre toutes les péripéties de l'engagement ; mais à en juger par les coups expectants, le trio était de première force.

Le plus âgé des joueurs, qui pouvait avoir la soixantaine, faisait montre de savoir et de décision. Son vis-à-vis, qui venait de remporter une belle veste, ne paraissait pas trop affecté par ce vêtement ; et enfin le troisième était, sans contredit, du bois dont on fait les joueurs polis, aimables et diserts.

Un courant sympathique s'était établi entre les joueurs et la galerie, et certains coups hardis avaient évidemment pour but d'intéresser celle-ci. Il s'en suivait, dans les entr'actes, des échanges de vue, des discussions techniques intéressantes qui, vives et brèves, suffisaient à fixer la règle et à faire battre le cœur plus vite. N'y eût-il que ce dernier point en faveur des joueurs, qu'à lui seul il justifierait les batteurs de carton. Il va sans dire que nous parlons ici du jeu de cartes comme simple distraction et non comme jeu d'argent.

Mais on a tellement médité des jeux et des joueurs, qu'une réhabilitation, si faible qu'elle soit, ne nous paraît pas hors de saison.

Un autre bon côté du jeu de cartes, c'est qu'il développe une force qui s'appelle l'impassibilité. Refouler ses impressions, tel est le but que doit se proposer le joueur s'il veut triompher.

Et dans la vie de tous les jours, nous voyons les impressionnables forcément battus par le jeu inconscient de leur physionomie, sur laquelle on lit comme dans un livre ouvert. LE CARRIER.

A la recherche d'une position sociale.

Un de nos abonnés a reçu la lettre suivante qu'il nous autorise à reproduire, après en avoir retranché les noms propres. Nous corrigeons, en outre, les fautes les plus grossières.

G..., 4 décembre 1886.

Cher monsieur,

Vous vous rappelez que vous m'avez dit, il y a quelques années, que si vous pouviez m'aider à

trouver une position, vous le feriez avec plaisir. Puisque l'occasion se présente, je prends la liberté de vous rappeler votre bonne promesse.

J'ai eu bien du malheur depuis que je vous ai vu ; je ne réussis à rien, et pourtant il faut que je vive.

J'ai eu des raisons avec mon maître et je l'ai quitté hier. On me fait payer chaque fois que je gâte quelque chose. Tenez, pas plus loin qu'au marché de samedi, j'ai mis sans le vouloir les pieds dans un panier d'œufs qui bouchait le passage. Les œufs ont été éclaffés. Est-ce que le pavé est fait pour y mettre des œufs et non pas pour marcher ? Eh bien, tout le monde et même les gâpions ont soutenu que je devais payer. J'en ai eu pour près de 2 francs.

Je n'ai jamais eu de chance, voyez-vous ; vous savez que mon tuteur m'avait mis en apprentissage chez un vitrier ; eh bien, la première vitre que je vais poser en ville, je la coupe, je crois la mettre en place, va te promener, elle passe à travers la fenêtre, à cause que le vide était trop grand, et elle tombe du quatrième étage. La vitre a été cassée. C'était pourtant autant de la faute du menuisier que de la mienne. Malgré ça, on m'a fait tout payer, 1 fr. 60.

A tout moment j'ai dû changer de maître pour des injustices comme ça. Une autre fois, un épiciériste m'a fait payer huit francs pour du sucre que je devais porter à une pratique et que je me suis trompé d'adresse, et que je n'ai pas pu le retrouver. Et encore un chapelier, chez qui je faisais des commissions en attendant autre chose, m'a maltraité par des coups et m'a retenu 10 francs au bout du mois pour un chapeau dans un carton. Il m'avait envoyé le porter deux heures loin ; j'étais fatigué et je me suis assis tout doucement sur ce bête de carton, qui s'est enfoncé. S'il y avait eu un banc, ça ne serait pas arrivé.

Enfin, cher monsieur, je n'en finirais pas si je voulais vous raconter tout ce qu'il m'a fallu déjà payer quand ce n'était pas de ma faute, puisque c'était sans le vouloir.

Une fois que j'étais chez un jardinier, il me dit de scier une branche à un vieux prunier. Bon, me voilà à cambillon sur cette branche et je scie. Crac ! voilà-t-il pas que je dégringole et que je me démetts le pied gauche. Le jardinier ne m'a rien fait payer, il m'a seulement dit que j'aurais dû me mettre en dedans de l'endroit où j'ai scié et non pas en dehors, comme si ça ne revenait pas au même.

Je me recommande donc bien à votre bonté, espérant que vous prendrez part à tous mes malheurs.

Mon adresse est au Grand-St-Jean, numéro *** , chez ma tante.

Agréez, cher monsieur, mes sincères salutations.

(Signature.)

On crâno petit tailleur.

(suite).

On iadzo bin aguelhi, à cambelion su 'na brantse, lo tailleur preind onna pierra que l'eimbriyè su ion dai géants, et lai attrapè lo crâo dè l'estoma.

— Tatse-vâi dè botsi, se fâ cè géant à son camérâdo, qu'as-tou fauta dè mè bailli on coup dè poeing ?

— Coumeint, on coup dè poeing ! repond l'autro, te revê, kâ n'es pas pi remoâ lo petit artet, laisse-mê drumi, tsancro dè tadié !

Sè reindormont, mâ on momeint après, *panf* ! vaitse on outra pierra su lo pétro dè l'autro, que sè met à einsurtâ son camerâdo que lài sacremeintè que n'a pas budzi et que ne pào pas lài avâi bailli on pétâ.

Sè remettont à sonikâ onco on iadzo quand onna pierra dâo tailleur vint onco reveilli lo premi géant, que se relaivè furieux po châtâ su son camerâdo, po cein que crâi que lài a onco bailli on atout. L'autro, que sè vâi eimpougni, lài fot onna motchâ, et mè dou z'estaffiers coumeinçont à sè taupâ âo tot fin et à traîrè dâi z'âbro po sè tapâ dessus, que ma fâi s'ein sont tant bailli que sè sont assommâ l'on l'autro.

Quand lo tailleur lè z'a vu ti dou étai et moo, s'est laissi ribliâ avau la fonda, l'a trait son sâbro que l'a pliantâ dein l'estoma dâi dou compagnons po fêrè eincraîrè que lè z'avâi tiâ, et l'est z'u criâ lè chasseur à tsévaux po veni vairè.

Clliâo dragons ne poivont pas craîrè que cè petit hommo aussè fé cein que desâi, mâ quand viront lo sâbro tot einsagnolâ, demandiront âo tailleur se n'é-tâi pas bliessi.

— Ao ouai ! se l'âo repond, l'ont bin coudi traîrè dâi z'âbro po mè lè tsampâ contrè ; mâ que cein pào te fêrè à ne n'hommo qu'ein a tiâ 7 d'on coup ! n'é pas 'na grafounire.

Quand lè dragons eurent vu lè duès carcasses dâi géants et lè z'âbro que l'aviont trait po soi-disant escofiâ lo tailleur, furont tot ébaubis, et battiront on ban dè Savigny à l'honneu dâo terriblio z'hérô qu'avâi débarrassi lo pays dè clliâo duè grantès vermenès.

Revenu vâi lo râi, lo tailleur, fiai coumeint on piâo su on molan, demandâ sa recompeinsa et voliâvè qu'on écrisè lè z'anoncès tot lo drâi ; mâ lo râi ne s'ein tsaillessâi pas, kâ sè mozâi lè dâi d'avâi promet sa bouéba à n'on gaillâ qu'étâi dein lo kâ dè lè ti émelluâ perquie, et lài fe : Du que vo z'êtes asse crâno que cein, vo faut onco, devant dè vo mariâ avoué ma felhie, tâtsi d'accrotsi onna licorna que met tot à betetiu dein mon bou dâi z'Esserts, que nion n'ousè lài allâ. Cllia licorna étâi 'na pouta bête dâi z'autro iadzo qu'avâi 'na corna drâi devant la téta, que seimbliâvè que le crâisivè adé la bayonnetta, et avoué cein que le rebouillivè tot avoué sa corna, le corattâvè lè dzeins que le vayâi et lè z'einfelâvè coumeint dâi favioulès, po lè z'agaffâ après.

— Que mè tsau voutra licorna, majesté ! repond lo tailleur, c'ein n'est pas asse terriblio què lè dou géants, et pi d'ailleu : 7 d'on coup ! c'est mon mot d'ordrè.

Ye pre don onna corda, onna détrau et onna bocllia ein fai, et s'ein va à la tsasse dè clliâ bête féroce. N'eut pas grand teimps à tsertzi, kâ n'avâi pas fé cinquanta pas dein lo bou que la bête, que lo cheintâi, lài tracè dessus po l'einfelâ avoué sa corna.

— Tot balamenet ! fâ lo tailleur que s'appouyè contrè 'na sapalla, iò restè sein remoâ ; mâ âo momeint iò la licorna lo va einfatâ, lo tailleur sè ludze

dè coté, et *rrraao* ! la bête étâi tant eimbriyâte que sa corna sè pliantè d'on pi, d'on revire-pi et dou dâi dein la fonda dâo sapin, que le n'est pas fotiâ dè la ressailli et que l'est quie prâiza coumeint on renâ dein 'na trapa.

Adon lo tailleur preind son sabro que fourrè dein lè pertes dâo naz de la licorna po lo péci ein dedein, lài met la bocllia tot coumeint on fâ âi mâcllio, lài attatsè la corda, et après avâi copâ la corna à coup dè détrau, l'aminè la bête âo râi, qu'est tot ébâyi dè la vairè, asse sadze qu'on modson, sâidrè lo tailleur sein renasquâ.

(*La fin deçando que vint*).

QUAND FINIT LA JEUNESSE

IV

Les visites même de l'enfant ne parvenaient pas à la distraire ; les cris aigus et les vagissements incertains du baby lui portaient sur les nerfs. Si, du moins, la petite Aline avait eu quatre ou cinq ans, et qu'on eût pu la faire paraître, fraîche, gentille, bien frisée, et portant un joli costume !... Mais un petit enfant pleurard et ennuyeux, qui tête, qui crie, et qui bave ! Que peut-on en faire, après tout, si ce n'est de lui sourire un moment et de le renvoyer bien vite, après lui avoir donné à la hâte un baiser ?

C'était ce que faisait Gabrielle, sans quitter sa chaise longue, son attitude plaintive et son air languissant. Et puis elle restait seule, souffrante, oisive, triste et froide, ayant éloigné d'elle le divin baume qui pouvait la guérir, le rayon d'amour qui pouvait la réchauffer, la petite âme naissante qui pouvait lui verser sa fraîcheur et sa vie.

Avec les premières gelées d'automne, les forces de Gabrielle s'accrurent, et son activité lui revint. Elle fit d'abord autour de son château quelques promenades en voiture, puis à cheval, et s'enhardit même au point de paraître à une ou deux chasses. Puis une nouvelle qui lui arriva de Paris acheva de la tirer de sa torpeur. Son amie, la duchesse d'Ormoilles, lui annonçait qu'elle se proposait de donner très prochainement un grand bal, un bal organisé de façon à laisser, dans le monde élégant, un souvenir splendide : « Pourrait-il être splendide s'il se donnait sans vous ? » — ajoutait un post-scriptum obligeant et flatteur.

Cette nouvelle une fois reçue, Gabrielle n'hésita plus ; elle se mit en mouvement par un effort fiévreux, et fit à la hâte remplir ses malles, emballer ses bagages. Elle crut accomplir en outre un acte éclatant de tendresse maternelle, en tolérant la présence de la petite Aline dans le wagon-coupé qui la ramenait à Paris ; puis elle se repentit vivement d'avoir cédé à cette passagère faiblesse. L'enfant cria beaucoup, la mère ne dormit point ; elle arriva à Paris épuisée, épuisée, tout-à-fait hors d'elle-même, ainsi qu'elle le déclara à sa tante de Saive, aussitôt accourue à son hôtel.

Mais, malgré tout, ce n'était point le moment de se laisser aller à la langueur, à l'irritation, au marasme, car le bal si impatiemment attendu se donnait le surlendemain. Il fallait s'y préparer, se montrer comme autrefois, belle, radieuse et brillante, retrouver l'éclat, la fraîcheur et la vivacité des anciens jours, ainsi que la jeune femme se l'était promis. Et elle mit tout en œuvre pour tenir vaillamment sa promesse.

A dix heures, le soir du bal, elle se tenait debout devant son grand miroir, dans sa chambre tendue de tissus moelleux et toute resplendissante de bougies, et elle jetait sur toute sa personne un regard anxieux. Somme